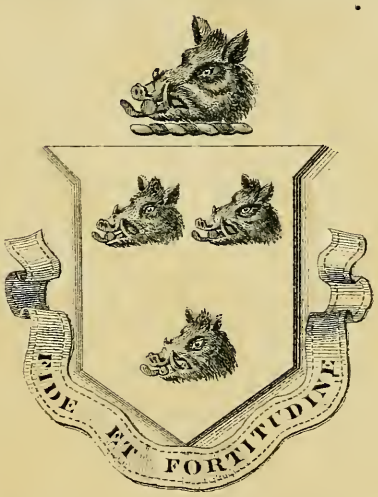
Accessions
159807
Shelf No.
XG.3656.5
Barton Library.



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received 2 May, 1873.
Not to be taken from the Library.

304

PAMPHLETS.

French Revolution.

Tracts,

1789.

Barton Library

XG.3656.5

157.807
May. 1873

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

http://www.archive.org/details/suitedurideaulev00pari

SUITE
DU RIDEAU LEVÉ,
OU
LES CHOSES TELLES QU'ELLES SONT.

N'oublie pas que la vérité veut paroître toute nue.

DÉJA je m'applaudissois d'avoir écrit ce que m'avoit dit la déesse. Plus je relisois, et plus je trouvois de ressemblance dans les tableaux que j'avois tracés. Cependant, combien n'en avois-je pas vu d'autres que je n'avois pas osé exposer au grand jour; combien j'en avois omis qui ne m'avoient pas autant intéressé, ou que j'avois oubliés. Ils se représentoient confusément à ma mémoire. Une voix intérieure me reprochoit de n'avoir pas tout rapporté, et m'excitoit à reprendre la plume. Peut-être allois-je bientôt céder à l'impulsion.... Tout-à-coup un bruit horrible se fait entendre. La terre tremble sous mes pieds; la maison semble vouloir s'écrouler; la frayeur s'empare de

moi ; je veux fuir & je me sens retenu par des liens invisibles. La Déesse m'apparoît, environnée de tout son éclat. Son regard étoit menaçant.... Vil mortel, indigne de la faveur que je t'ai accordée en me montrant à toi ; esclave rampant sous le fardeau de la crainte, d'où te vient l'audace de t'opposer à ma volonté ; pourquoi n'as tu écrit qu'une partie de ce que je t'ai fait voir. Ne crois pas que ce soit un vain songe, ni que j'aie pris la peine de t'apparoître pour satisfaire seulement ton inquiete curiosité. Je t'ordonne de parler. Sois aujourd'hui mon organe. Présente-moi sans déguisement, ou tremble d'encourir ma juste indignation. Je te laisse mon miroir ; tu y verras tous les jours, pendant deux heures à ton choix, un tableau fidele du passé, du présent et de l'avenir ; tu pourras y découvrir tout ce qui se fait de plus secret sur la surface de ce globe terrestre ; mais n'oublie pas sur-tout que la vérité veut paroître toute nue. Elle dit, et disparut.

Je fus long-tems sans pouvoir reprendre mes sens : tout ce qui venoit de se passer me sembloit être un songe ; mais ce miroir que m'avoit laissé la vérité, dissipa bientôt tous mes doutes. Pour prouver mon obéissance à la Déesse, je m'approchai du Talisman, qui étoit couvert de son rideau. A peine l'eus-je touché, qu'il se leva.

PREMIER TABLEAU.

Le premier tableau me fit frémir d'horreur. Dans une vaste salle étoient assemblés des personnes de toutes especes, hommes, femmes, nobles, ecclésiastiques. Les uns aiguisoient des poignards, et se les partageoient ensuite. D'autres préparoient des poisons. Au-dessus de cette salle étoit écrit assemblée des Conjurés aristocrates. Je reconnus beaucoup de ces scélérats; je vis les P. C. D. L. D. B. D. C., et tant d'autres de cette horde actuellement fugitive et proscrite. Déjà ces monstres se préparoient à frapper. Bientôt ils alloient administrer leurs poisons. Je frémissois que leurs attentats ne commençassent par deux têtes sacrées ... O Français, nous allions être plongés dans un abîme de malheurs; la mort alloit voler de toutes parts. Déjà le fer homicide étoit livré.' Tout disparoît, et fait place à des scènes bien différentes.

SECOND TABLEAU.

Une ville immense se souléve contre la tyrannie. La trahison est découverte. Chaque citoyen s'arme du glaive de la vengeance. Je vois au fond d'un jardin une foule d'orateurs patriotes qui haranguent le peuple,

& cherchent à lui communiquer le feu sacré de l'amour de la liberté. Tremblez infâmes qui travaillez à nous forger de nouveaux fers. Leurs discours sont couronnés par le succès. Ce jardin, dépendant du Palais d'un Prince citoyen, ami du peuple, va devenir le berceau de la liberté.

TROISIEME TABLEAU.

Mais on sort en foule ; on se rend à une grande place. Des soldats s'en sont emparés. Ils veulent s'opposer à notre passage ; un Officier fait feu, & étend sur la place un de nos premiers défenseurs, un brave Garde-Française. Bientôt sa mort est vengée. Les dragons sont repoussés à coups de pierres ; plusieurs sont renversés. On s'empare de leurs armes & chevaux, & on les ramene en triomphe au jardin de la liberté.

Quel est ce monstre qui s'avance vers le champ de bataille, à la tête d'un corps de troupes étrangeres. Va-t-il massacrer les sujets d'un Roi auquel il doit tout ? Il frappe. Un vieillard tombe sous ses coups perfides ; et le lâche prend la fuite après l'exécution de son forfait. Autre scène.

QUATRIEME TABLEAU.

On marche vers une citadelle hérissée de

canons. Elle paroît imprenable. Mais de quoi n'est pas capable un peuple animé par le désir de briser ses fers. Comme César il se présente ; et malgré la trahison du scélérat qui la défend, bientôt la Bastille est prise, et ses défenseurs sont au pouvoir d'un peuple justement irrité.

Cet acte de vigueur, de la part des braves Parisiens, épouvante les premiers moteurs de la conjuration. Je les vois se cacher de tous côtés. Ils cherchent à se soustraire à la juste punition des forfaits qu'ils ont voulu commettre.

CINQUIEME TABLEAU.

Cependant, quel vaste champ il me reste à parcourir. D'un coup-d'œil ce tableau me met sous les yeux toutes les Cours de l'Europe. Ici la Sardaigne et la Suisse ; là l'Angleterre et l'Espagne ; d'un autre côté l'Allemagne et le Brabant ; plus loin l'Empire de Joseph II. Les traîtres se répandent dans toutes ces contrées, pendant que d'un autre côté j'en vois qui ne quittent pas la France. Ceux-ci infectent les provinces du souffle empoisonné de la haine et de la discorde. Ils secouent par-tout le flambeau de la guerre civile. O Français généreux, c'est par l'union & la concorde que vous parviendrez à éteindre l'embrâsement général qu'ils vont occasionner ! Mais, ô crime inoui... ces infâmes

enlevent au peuple ses subsistances. Les uns font passer les bleds et farines en pays étranger. D'autres les enfouissent dans des souterrains, ou les ensevelissent sous les ondes. Ceux-ci paient les Fermiers & Meûniers pour ne pas battre et moudre les grains. J'en vois qui la torche à la main font consummer par les flammes cet aliment de première nécessité..... Les scélérats veulent nous affamer..... Ils croient que les horreurs de la famine qu'ils excitent, vont soulever les peuples. Ils espérent profiter de cet instant pour faire une contre-révolution... Infortunés concitoyens, serez-vous donc les victimes de ces affreux complots.

En voici d'autres qui bassement sollicitent dans les cours étrangeres que je viens de nommer des secours contre leur propre patrie. Ils veulent engager les Souverains à former une confédération pour venir nous attaquer à l'extérieur, pendant que l'exécrable parti aristocratique emploiera toutes ses forces à l'intérieur. Ils ont le plus grand espoir dans cette double attaque. Mais que pourront-ils faire contre plus de deux millions d'hommes armés, combattans pour leur liberté.

Et toi Joseph, qui par une basse jalousie, voudrois marcher sur les ruines de la France, ambitieux Empereur, qui voudrois tout envahir, et qui détestes tout royaume plus florissant que le tien; à quoi te serviront

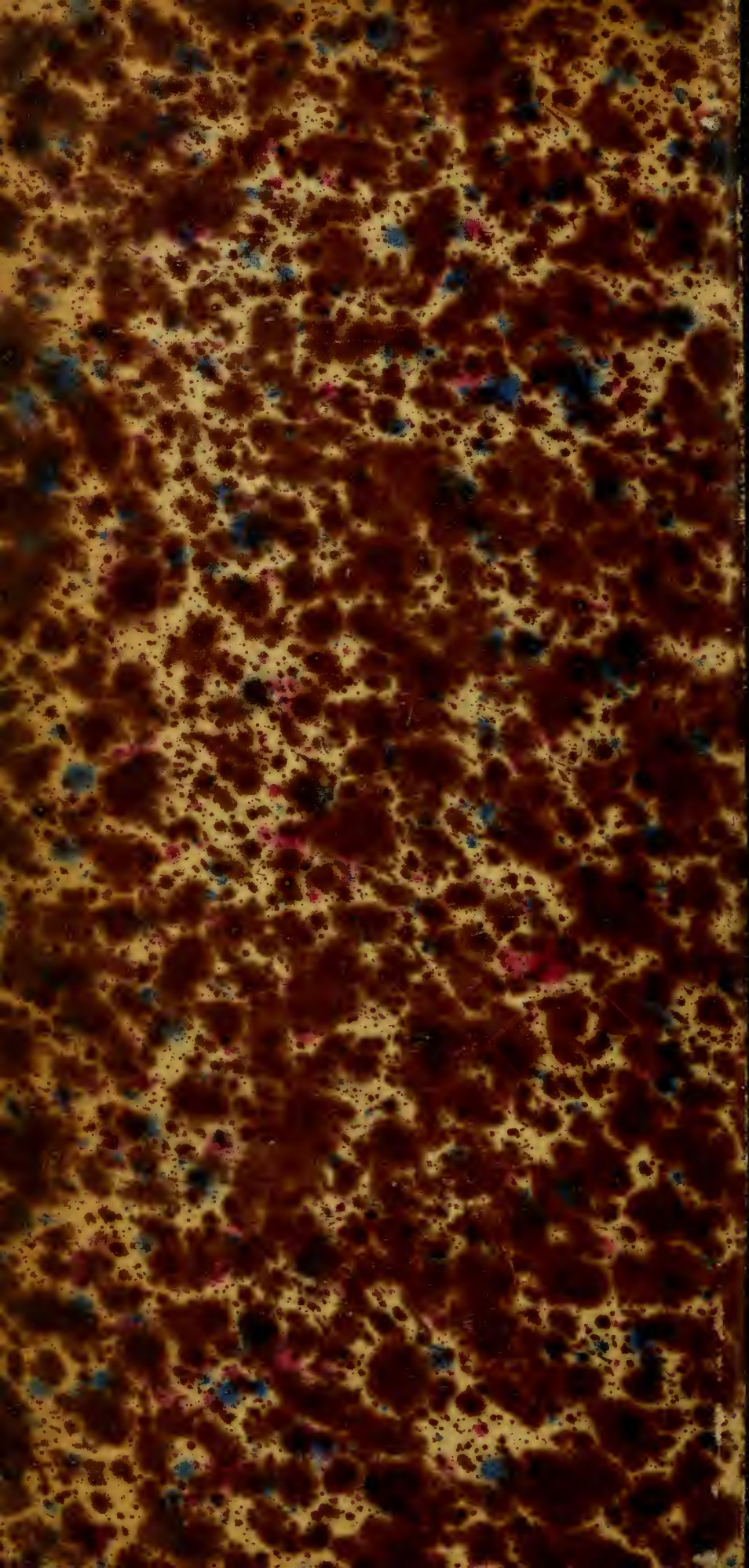
tous tes projets. Déjà le Braban est soulevé contre ta tyrannie. Bientôt, n'en doute pas, il va secouer ton joug odieux. Bientôt sous les loix d'un Prince ami du peuple et de la liberté, il va couler des jours aussi heureux qu'ils le sont peu sous ta domination de fer. Bientôt les Brabançons vont devenir nos freres. Déjà s'est élevée contre toi une armée de patriotes; déjà trois forts t'ont déclaré déchu de tes droits de souveraineté; Bruxelles va se réunir à tous ces braves citoyens. Animé par tes succès contre les foibles Ottomans, ne crois pas n'avoir toujours à combattre que des êtres efféminés. Nous t'attendons, et braverons tes coups impuissans. Mais combien n'as-tu pas d'obstacles à vaincre, avant de parvenir jusqu'à nous. Tous tes propres sujets vont bientôt imiter l'exemple des Français. La même révolution qui s'opere chez nous, est prête à éclater au pied même de ton trône. Déjà le mot liberté a frappé l'oreille de tes soldats; et dans peu, bien loin de tourner leurs armes contre nous, ils combattront plu-tôt eux-mêmes contre les ennemis de cette liberté; le régne des tyrans est passé; tes peuples voudront aussi régénérer ton Empire, et abolir les loix despotiques auxquelles ils sont asservis depuis trop long-tems; et c'est ainsi que vont agir tous les peuples de la terre.

Je vois d'un autre côté Charles III, Roi d'Espagne, employer tous les moyens pour

empêcher, ce qu'il appelle le mal français, de pénétrer jusque chez lui. En vain a-t-il formé un cordon de troupes pour intercepter tous nos écrits sur la liberté. En vain, comme en Italie, donne-t-il des fêtes au peuple, et notamment à Cadix, pour faire diversion, et éloigner de lui toute idée d'insurrection. Crois-moi, Charles, tes précautions sont inutiles. J'apperçois toutes les presses d'Espagne occupées à imprimer avec profusion toutes les traductions de nos écrits français, sur la liberté, et tes sujets les acheter à quelque haut prix qu'on les mette. Ils sentent donc déjà tout le prix de cette liberté, qui doit paroître si précieuse dans un pays d'inquisition.

Mais combien de nouvelles scènes se présentent à mes yeux! que de misteres il me reste á vous découvrir! que de choses jusqu'à présent, ensevelies dans la nuit des ténèbres.... Pourrai-je tout dire? N'importe, quoiqu'il m'arrive, il faut parler. La vérité me l'a ordonné. Elle me couvrira de son égide.

A Turin j'apperçois.....

Le rideau tombe, les deux heures sont expirées; je suis forcé de remettre la suite à une autre feuille.

Chez Madame DUBOIS, Libraire, boulevard du Temple.